Calder : le forgeron de géantes libellules

Fanny Drugeon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27436>

DOI : 10.4000/critiquedart.27436

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Fanny Drugeon, « Calder : le forgeron de géantes libellules », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 21 novembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27436> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.27436>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Calder : le forgeron de géantes libellules

Fanny Drugeon

- 1 « Bonjour forgeron de géantes libellules ». Cet extrait du poème d'André Masson, « l'atelier d'Alexander Calder », écrit en 1942 et publié en 1949, a donné son titre à l'exposition consacrée à l'artiste américain Alexander Calder (1898-1976), (musée Soulages, 24 juin -29 octobre 2017). « Pierre Soulages, qui l'a croisé en 1947, apprécie tout à la fois la délicatesse et la monumentalité de ses œuvres » (p. 17), précise dans sa préface Benoît Decron, directeur des musées de Rodez Agglomération. Les contributions, textes synthétiques et précis, mettent en lumière plusieurs facettes de l'œuvre et de la personnalité de l'artiste. Dans son essai, Brigitte Léal part ainsi du « choc déclencheur », à savoir la rencontre avec Piet Mondrian et le basculement vers une abstraction radicale. Itzhak Goldberg revient sur le cirque d'Alexander Calder et Annie Cohen-Solal sur la relation avec Jean-Paul Sartre. Aurore Méchain s'attache quant à elle aux mobiles, tandis qu'Alfred Pacquement s'attarde sur la deuxième famille de sculptures, les *Stables*. La relation étroite que l'artiste entretenait avec la musique est explicitée par Christine Laloue qui souligne les liens avec Edgar Varèse, Erik Satie ou André Jolivet. Benoît Decron détaille le travail à la gouache – l'artiste en aurait peintes un millier –, sa relation avec les mobiles, ainsi qu'avec la « gouacherie » et l'atelier à Saché où il les dessine. Par l'intermédiaire du critique américain Jed Perl, un aspect essentiel de la personnalité d'Alexander Calder et de sa pratique artistique est analysé : la « théorie du jeu » (p. 39-48). Ce jeu n'est pas uniquement celui avec lequel le peintre s'amuse – comme peut le faire croire son *Cirque Calder* – mais est bel et bien un principe fondateur pour l'artiste, permettant notamment de replacer la création de la *Mercury Fountain* (1937) dans cette perspective. Jed Perl approfondit ainsi la fine remarque du critique James Johnson Sweeney : « Chez Calder, le jeu n'est jamais frivole. Sérieux, mais jamais solennel. Pour lui le jeu est une nécessité qu'il respecte et qu'il traite sérieusement¹ » (citée p. 41). Clore le catalogue sur une partie consacrée au souvenir d'Alexander Calder, à travers le regard de Diego Masson, Pierre Soulages, ou encore Agnès Varda contribue finalement à l'ancrer dans le temps présent.
-

NOTES

1. Sweeney, James Johnson. « Alexander Calder. Work and Play » *Art in America*, hiver 1956-1957, p. 9